



Avant-propos

Cristina Álvares

Centro de Estudos Humanísticos, Universidade do Minho, Portugal

calvares@elach.uminho.pt

<https://orcid.org/0000-0001-5968-4724>

La thématique de ce numéro est dictée par l'aggravation de la crise écologique. Altérations climatiques, déforestation, pollution, dégradation des écosystèmes, pandémies, changements démographiques sont parmi les phénomènes qui témoignent d'une dérégulation affectant profondément la Terre - pas la Terre en tant que planète du système solaire mais la Terre comme sein qui porte le monde vivant -, au point que la biosphère, membrane qui enveloppe et protège le monde, risque de rompre. Les phénomènes climatiques extrêmes (canicules, tempêtes, sécheresses, inondations) ainsi que la multiplication des guerres et des persécutions intensifient et diversifient les déplacements forcés de populations provenant notamment d'Afghanistan, d'Ukraine, du Venezuela, de Syrie, du Soudan du Sud et autres pays d'Afrique subsaharienne. Le HCR estime à plus de cent millions les réfugiés, les déplacés internes, les migrants illégaux et les demandeurs d'asile en 2022 (Sampson, 2022). Bloqués pour un temps indéterminé dans des camps, zones de non-droit, de désastre et de désolation où l'état d'exception se normalise (Agamben, 1997), les réfugiés constituent actuellement un exemple massif et extrême de « l'inégalité des vies » (Fassin, 2020). En l'occurrence, l'inégalité se traduit en une série de privations - de protection civique et juridique, de liberté de circuler, d'habitation - qui repoussent les vies humaines sur les marges du monde habitable, du monde viable. Le préfixe *éco* (écologie, économie, écoumène) vient du grec *oikos* qui signifie maison, habitat. *Éco* indique donc que la Terre est la maison commune des vivants, humains et non humains, semblables et dissemblables. Le monde est un lieu ou un milieu à partager aux niveaux intraspécifique et interspécifique. Mais cette perception écologique du monde bute contre l'expansion entropique des dispositifs d'entassement, de confinement et d'effacement des vivants - camps, bidonvilles, ghettos, bâtiments d'élevage intensif, abattoirs - qui sous-tend le devenir-inhabitable du monde et la détresse qui l'accompagne. Celle-ci n'est pas qu'humaine, car la perte et la fragmentation des habitats constituent la principale cause d'extinction des espèces. La détérioration des écosystèmes constitue une menace majeure pour l'espèce humaine qui ne saurait survivre sans le réseau d'interdépendances et d'interactions qui la relie aux autres.

Mais en deçà de la menace d'extinction, l'augmentation du nombre de réfugiés, ainsi que d'autres exclus, indique qu'il y a de plus en plus de vies humaines qui subissent directement la brutalité de l'appropriation-destruction désinhibée du monde (territoires, ressources, populations). Dès lors, l'un des traits majeurs de l'Anthropocène est l'accroissement du nombre d'êtres vivants dépouillés de chez soi, refoulés dans des lieux où *oikos* (maison, habitat) est inviable ou rudement précarisé.

Le titre *(Co)habiter le monde. La Terre, les vivants et les humanités* reprend un sujet éminemment philosophique : habiter est notre modalité de présence au monde, notre façon d'être là. *Habiter-le-monde* pose la nature spatiale de l'être ou de l'étant. À la suite de Heidegger, Bachelard, Sloterdijk et Glissant, l'être ou l'étant est indissociable du lieu, du milieu, de l'entour, de l'environnement et, par conséquent, de tous les autres qui sont là, qui coexistent, qui cohabitent. Tout être est dans l'autre, avec l'autre, par l'autre. Dans le contexte actuel du devenir-inhabitable du monde, cohabiter le monde ne saurait être une métaphore irénique mais un projet de réparation et de préservation du monde vivant. Prendre soin de la Terre et de ses habitants est impératif. Soulignons que seuls les humains peuvent mener un tel projet. Notre responsabilité dans la crise écologique nous investit d'un nouveau protagonisme post-anthropocentrique que la séquence Terre-vivants-humanités vise à exprimer. L'ordre de priorités inscrit le monde humain dans le monde vivant et celui-ci dans la biosphère. Bien que le monde ne coïncide pas tout à fait avec l'environnement, puisque l'hominisation a consisté à franchir l'environnement pour accéder au monde, cette série d'enveloppes - ou d'enveloppements, comme disait Bruno Latour - atténue la névrose moderne de l'autonomie individuelle pour autant qu'*Anthropos* se trouve ainsi immergé dans l'en-commun, là où environnement et monde s'intersectent et se superposent. De plus, parler des humanités au pluriel, comme le faisait Édouard Glissant pour souligner la diversité et la co-présence des peuples, des cultures et des langues dans le Tout-Monde, contribue sans doute à décentrer la position d'*Anthropos* en tirant l'universel vers l'archipélèque.

Le numéro 10 de *Synergies Portugal* examine des modalités de figuration de cette problématique dans les imaginaires contemporains. Plusieurs genres, arts et disciplines sont présents qui réfléchissent à l'(in)habitabilité du monde et qui inventent des poét(h)iques et des politiques de coexistence des habitants de la Terre : fiction et non fiction, écobiographie, écofable, écodystopie, science-fiction (SF), récit agroalimentaire, cinéma, photographie, installation, poésie, philosophie, droit, histoire. Causes et conséquences de la dérégulation du monde, issues à la toxicité anthropocénique moyennant la création de mondes possibles¹, se trouvent

parmi les questions abordées dans les articles que nous avons le privilège de présenter. Produits par des chercheurs et des chercheuses venus d'Europe (Portugal, France, Pologne), du Maghreb (Tunisie), du Moyen Orient (Egypte) et des Amériques (Québec, Brésil), formant donc un échantillon représentatif du Tout-Monde, les articles réunis dans ce numéro interrogent des œuvres fort différentes selon des angles d'approche très variés. Un point de convergence se dessine pourtant : la critique de la pensée anthropocentrique et de son exacerbation dans l'humanisme occidental moderne. Dans la tradition de pensée juive, la cause majeure de la dérégulation du monde est humaine parce que le phénomène humain est lui-même structurellement dérégulé, creusant une fracture dans l'homéostasie biologique. *Au-delà du principe du plaisir et pulsion de mort* sont les noms que la fracture humaine des mécanismes de régulation vitale reçoit chez Freud. À lire *Malaise dans la culture*, on comprend que la modernité correspond à l'élargissement de cette fracture et que le bien-être et le bonheur qu'elle promettait sont finalement déçus. Depuis à peu près deux siècles, comme le rappelle Jacques Derrida dans *L'animal que donc je suis*, l'essor de l'industrialisation et de l'urbanisation a élevé à des proportions sans précédents l'assujettissement du monde vivant, en particulier des animaux, aux finalités et objectifs humains. Eu égard à cette conception de l'ontologie humaine et de la modernité, il semble que le rôle de l'humanisme ait été de légitimer l'accélération de la dérégulation au nom du bien-être de l'humanité. Certes la modernité apporte la liberté, la démocratie, l'état de droit, l'égalité de genre, la mixité, le confort, les loisirs, l'hygiène, la santé. Il n'en reste pas moins que son impact sacrificiel passe par la traite et l'esclavage colonial, puis par des formes industrielles de prédation, de surexploitation et d'extraction qui causent la crise écologique. Le bien-être ne peut plus servir de prétexte à la violence exercée sur le monde vivant, car ce qu'elle produit à présent c'est le mal-être, le malaise, la détresse des terrestres. Dans son dernier ouvrage, écrit avec Nikolaj Schultz et publié en 2022 quelques mois avant son décès, Bruno Latour propose de « faire naître par des soins la continuité des êtres dont dépend l'habitabilité du monde » (2022 : 30), projet qui implique de soumettre les rapports de production aux questions d'habitabilité.

Les articles se distribuent en quatre sections. La première, *Caser les vivants*, réunit quatre articles portant sur des déclinaisons de « caser » et ses implications (bio)politiques et philosophiques : loger, parquer, ranger, classer, séparer, sélectionner, hiérarchiser. Dans « Maillage/quadrillage : Le *cohabiter* contemporain au prisme du roman *Melmoth Furieux*, de Sabrina Calvo », **Christophe Duret** développe une analyse mésocritique et onto-géographique de ce récit SF pour y étudier la représentation de deux styles de milieux urbains,

le maillage solidaire d'une société mixte et ouverte s'imposant comme alternative utopique au quadrillage des enclaves privées sécuritaires qui déploie la ségrégation socio-spatiale des villes globales. Avec **Vincent Lecomte** nous passons à l'art contemporain. Son article « L'Arche dans l'art : thème, variations, déplacements » analyse le motif biblique de l'arche du Déluge dans des créations de Jean Lurçat, Huang Yong Ping, Mark Dion, Banksy et Sophie Calle, lesquelles interrogent l'opération de sauvetage mise en œuvre par Noé avec ses implications de sélection, collection, confinement, colonisation. Une continuité s'établit entre la version banksyenne de l'arche, sous forme d'une bétailière remplie de peluches apeurées, et l'abattoir, dispositif axial du système agroalimentaire qui est au cœur du bouleversant roman étudié par **José Domingues de Almeida** dans « De la chose à la cause animale. Basculement de la conscience du vivant : 180 jours d'Isabelle Sorente ». « F(r)ictions de la mondialisation : attention littéraire et écodystopie chez Vincent Message » clôt la section. **Emerica-Daniel Moussavou** examine le roman de Vincent Message, *Défaite des maîtres et possesseurs*, comme anthropodystopie ou utopie postcapitaliste. Encadrée par l'éthique de l'attention d'Yves Citton et par l'écologie des relations de Philippe Descola, son étude aborde aussi « l'enfer permanent » de l'élevage intensif et met en valeur l'efficacité de la littérature à problématiser le monde et à reconfigurer nos manières de l'habiter - en l'occurrence, comment l'habiter après que la défaite a projeté dans l'indisponibilité les ressources et les corps qui étaient d'habitude immédiatement accessibles aux maîtres et possesseurs.

La deuxième section est dédiée à la décomposition du monde et à sa recomposition aussi. Trois articles portent sur des îles qui ont été colonisées, l'une en Méditerranée, la Corse, l'autre dans la mer Caraïbe, la Martinique. Dans « La Corse naturalisée. Une représentation archaïque du territoire et de sa culture », **Kévin Petroni** étudie les redéfinitions de la nature depuis le XVIII^e siècle, leur rôle dans les stratégies de naturalisation de la Corse et l'impact du tourisme de masse sur les modes de vie, l'ordre des saisons et la langue insulaires. De son côté, **Jihane Tbini** s'intéresse, dans « *Le féroce dépoitraillement des volcans* », lecture écopoétique de la poésie d'Aimé Césaire », à la nouvelle conscience raciale et environnementale présente dans *Cahier d'un retour au pays natal*. Elle analyse les déclinaisons métaphoriques du volcan, phénomène géologique typique du paysage antillais, et de ses éruptions politiques, poétiques, sexuelles, eschatologiques, cosmogoniques. **Frédéric Vincent** clôt la section avec « Œuvrer ou désœuvrer ? », article où il aborde le rapport entre art et pollution en décrivant les stratégies mises en place par un nombre d'artistes (Sarah Sze, Yann Toma, Ólafur Eliasson, Frans Krajcberg) pour créer, avec plus ou moins de succès, des installations non-polluantes, des « éco-œuvres d'art ».

Les articles composant la troisième section, *Fracture raciale et critique de la modernité*, inscrivent la question de (in)habitabilité du monde dans la mémoire de l'esclavage colonial et de la critique postcoloniale de la modernité occidentale. **Magali Nachtergaele** porte son regard sur des créations afrofuturistes de Kapwani Kiwanga et de Josèfa Ntjam. Dans « Imaginaire afrotechnologique et décolonisation de l'espace dans la création artistique française contemporaine », elle analyse ces utopies post-raciales qui, hantées par l'expérience nègre de la déportation forcée et le devenir-outil de l'humain, projettent dans un ailleurs spatio-temporel technoscientifique la déconstruction de l'humanisme et aussi du posthumanisme, celui-ci gardant les fractures de race et de genre. Relevant de la volonté typiquement SF de changer la narration politique et la trajectoire historique, ces créations allient technologie et écologie pour décoloniser par exemple l'océan pour en faire un espace où se fondre. Si l'article de Magali Nachtergaele nous transporte vers un avenir utopique, avec celui de **Mohamed Amine Rhimi**, intitulé « L'historiographie et l'ethnographie dans l'imaginaire esthétique d'Édouard Glissant : une immunité anthropologique pour les diverses humanités », nous nous trouvons dans l'histoire telle qu'Édouard Glissant la conçoit comme trans-histoire. En analysant la rhétorique judiciaire et épictique du romanesque glissantien, l'auteur met en relief de projet d'écrire à partir des traces les histoires méconnues des petits peuples, dissimulées par l'historiographie occidentale hégémonique. Dans « Réparations ou funérailles », **Amany Ghander** présente une étude sur *Politiques de l'inimitié* de Achille Mbembe. Mettant en avant que, pour le théoricien des études noires, la colonisation est à l'origine de la globalisation de l'*apartheid* (camps d'étrangers, ghettos, enclaves et autres dispositifs néropolitiques de frontiérisation, de ségrégation et de liquidation du chez soi) et donc du devenir-nègre du monde, l'auteur explique l'alignement de la pensée de Mbembe avec celle de Fanon en ce qui concerne un pacte de soin soutenant une politique des vivants à l'échelle planétaire au-delà du mythe humaniste et de ses impasses.

La quatrième section rassemble cinq articles dont l'enjeu principal est la fracture ontologique que la condition humaine représente au sein du monde vivant. Dans « Symbiosis and epigenetics: bridges for a unified biology? », **João Jerónimo Machadinha Maia** soutient que l'espèce humaine a développé des caractéristiques qui défient les équilibres homéostatiques de la nature et problématisent une théorie unifiée de la biologie. Il souligne par ailleurs que la fracture écologique de l'humain objecte à l'horizontalité interspécifique, laquelle est l'effet du développement technologique et capitaliste. Par conséquent, la dimension post-anthropocentrique de la biogénétique s'inscrit pleinement dans la logique de l'économie néolibérale. L'article de **Adriano Melo Medeiros**, « Tu es ma raison d'être :

le système moi-autrui et les modes d'habiter le monde », poursuit la ligne philosophique en y ajoutant le cinéma considéré un art philosophique. Son analyse du film de John Nash, *Un homme d'exception*, souligne la prégnance de la pensée de Merleau-Ponty concernant notamment la perception comme entrelacement du corps et du monde, ainsi que l'inhérence du moi au monde et à autrui comme réponse à la question de l'altérité découlant inévitablement des modes d'habiter le monde. L'article de **Marianne Boiral** focalise le portrait photographique. Dans « Projet artistique participatif : *Qu'est-ce qui vous compose ?*. Des portraits en partage », elle décrit un projet photographique élaboré collectivement par des élèves d'un lycée de Besançon, dans lequel le portrait figure des identités multiples, composites et fragiles qui se donnent à autrui. L'objectif est de créer ou plutôt de co-crée d'autres manières de « nous en-visager » comme « des êtres vulnérables en cohabitations horizontales ». Les deux derniers articles reviennent à la thématisation poétique des relations interspécifiques. Étudiant la poésie de Laurence Vielle, **Lukasz Kraj** saisit de nouvelles formes d'expression pour redéfinir la place de l'humain dans le monde. Son article, « Partage de souffles, partage du monde. Des perspectives écologiques dans *Ouf* de Laurence Vielle », se penche sur la poésie comme phénomène écologique inscrit dans le domaine de la *Physis* et de la *Polis*. Il soutient que le souffle, voie du langage incarné, relie affectivement la poésie aux *aloga* et était le partage de l'espace avec des agents non humains. Pour clôturer le dossier, l'article de **Márcia Neves** présente une poétique du vivant puisée chez Patrick Chamoiseau. Dans « Pour une poétique du vivant : *Les neuf consciences du Malfini*, une fable écologique », elle lit la rencontre du rapace et du colibri sur deux plans d'analyse. Dans le premier, la rencontre avec le colibri déclenche le devenir-protecteur du prédateur, figure allégorique de l'avènement d'une nouvelle subjectivité humaine en ligne avec « l'horizontale plénitude du vivant ». Dans le deuxième, le récit restitue la perspective animale sur les hommes et exprime l'ontologie réelle des animaux et la pollution réelle de la Martinique.

La section Varia accueille pour ce numéro deux études très différentes. Dans « La voix de la Nature ou l'un des ressorts du tragique racinien », **Ana Clara Santos** revisite le théâtre de Racine pour s'interroger sur le rôle de la *mater dolorosa* dans *Iphigénie*. **Maria Luísa Castro Soares** et **Natália Amarante** présentent la figure du héros brigand dans une étude comparée consacrée à « La figure du héros brigand au Portugal et en France : José do Telhado et Louis Mandrin ».

Bibliographie

- Agamben, G. 1997. *Homo sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*. Paris : Seuil.
Derrida, J. 1999. *L'animal que donc je suis*. Paris : Galilée.

- Fassin, D. 2020. *De l'inégalité des vies*. Paris : Collège de France/Fayard.
- Freud, S. 1981 [1920]. Au-delà du principe du plaisir. In : *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot, p. 41-115.
- Freud, S. 1995 [1930]. *Le malaise dans la culture*. Paris : PUF.
- Glissant, E. 1997. *Traité du Tout-Monde*. Paris : Gallimard.
- Latour, B., Schultz, N. 2022. *Mémo sur la nouvelle classe écologique*. Paris : Les Empêcheurs de tourner en rond.
- Sampson, X. 2022. « Nombre record de migrants dans le monde, échec des réponses politiques ». *Radio Canada*. En ligne : <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1940748/migration-internationale-bilan-2022> [consulté le 8 décembre 2022].

Note

1. Au sens de la théorie des mondes possibles. Les univers fictionnels sont une des modalités de mondes possibles.